

se transforment au sein d'environnements politiques, économiques et sociaux si différents entre 1955 et 2015. On ne peut qu'espérer que Matthieu Kolatte aborde ces problèmes dans ses prochains essais.

Jean-Yves Heurtebise

La Littérature à l'ère de l'Anthropocène. Une étude écocritique autour des œuvres de l'écrivain taïwanais Wu Ming-yi est une monographie de 350 pages (auxquels s'ajoutent 30 pages de bibliographie) écrite par Gwennaël Gaffric et publié aux éditions « L'Asiathèque » dans la collection *Etudes formosanes* dirigée par Stéphane Corcuff.

Taiwan e(s)t le monde

Recension du livre *La Littérature à l'ère de l'Anthropocène. Une étude écocritique autour des œuvres de l'écrivain taïwanais Wu Ming-yi* de Gwennaël Gaffric

Gwennaël Gaffric est maître de conférences à l'Université Jean-Moulin Lyon 3, chercheur dans le domaine de l'éco-critique, de la littérature de science-fiction sinophone et des études taïwanaises, traducteur de plusieurs romans, nouvelles et poèmes de langue chinoise dont plusieurs livres de l'écrivain taïwanais Wu Ming-yi : *Les Lignes de navigation du sommeil* en 2013, *L'homme aux yeux à facettes* en 2014, *Le magicien sur la passerelle* en 2017 mais aussi de l'écrivain chinois de science-fiction Liu Cixin *La Forêt sombre*, *Le Problème à trois corps* et *La Mort immortelle* (chez Actes Sud).

159

Wu Ming-yi 吳明益 (né le 20 juin 1971), l'écrivain taïwanais auquel cette monographie est (aussi) consacrée, a lui-même une triple activité : il est maître de conférences à l'Université Nationale Dong Hua à Hualien ; écrivain de romans, nouvelles et essais explorant les aspects contemporains de notre présence écologique au monde ; militant écopolitique prenant position contre la dégradation de l'environnement de l'île perpétré par le complexe chimico-industriel.

Dans sa préface, le spécialiste français des études taïwanaises, Stéphane Corcuff note avec justesse qu'il s'agit du premier essai consacré uniquement à un seul auteur Taïwanais en langue française (p. 16). Mais l'essai de Gwennaël Gaffric est bien plus que cela et son mérite n'est pas tant lié à son objet qu'à son contenu et surtout à sa méthode dont l'originalité conduit à faire de cet essai l'expression d'un nouveau genre critique – comme nous allons essayer de le démontrer.

Tout d'abord, l'essai de Gwennaël Gaffric ne suit pas du tout le format conventionnel de la monographie sur un auteur.

Habituellement, la monographie sur un auteur, surtout quand il s'agit d'un auteur relativement inconnu du grand public, prend la forme d'une présentation chronologique de la vie et de l'œuvre de l'auteur. Suivant la forme consacrée par le roman de formation allemand, le *Bildungsroman*, la critique littéraire s'est souvent présentée comme le récit d'une genèse de l'écrivain à travers son écriture : comment l'écrivain est devenu le génie que l'on sait, étape par étape, comment l'artiste a réussi (ou échoué) à gagner sur l'homme dans sa quête prométhéenne du feu poétique – selon une formule que Sartre a poussé à son point d'exténuation dans sa somme de 2136 pages sur Flaubert. Sans avoir besoin d'en théoriser le geste, Gwennaël Gaffric présente l'œuvre de Wu Ming-yi de façon thématique, éclatée en abordant différentes *facettes* : Natures (chapitre 1), Passerelles (chapitre 2), Eaux (chapitre 3), Terroirs (chapitre 4), Espèces (chapitre 5), Catastrophes (chapitre 6), Ecotopies (chapitre 7).

Plus encore, l'essai de Gwennaël Gaffric n'est pas qu'une monographie sur Wu Ming-yi : le chapitre 1 et le chapitre 4 constituent un des panoramiques les plus complets sur le roman écologique taïwanais en dévoilant un paysage littéraire d'une grande richesse dont seulement un nombre infime d'ouvrages sont accessibles en langue française. Littérature de reportage : Kuan Hsiao-jung 關曉榮, Ma I-kung 馬以工, Han Han 韓韓 et Hsin Tai 心岱 ; littérature de voyage : Hsu Jen-hsiu 徐仁修 ; littérature pastorale : Tarn Koarn Hack 陳冠學 et Meng Tung-li 孟東籬 ; *nature writing* taïwanais : Liu Ke-hsiang, (Liu Zi-kui 劉資愧) et Wang Chia-hsiang 王家祥 (auquel est consacré 5 pages d'analyse : pp. 105-110) ; littérature de terroir : Wang T'uo 王拓, Yeh Shih-tao 葉石濤, Hwang Chun-ming 黃春明 et Sung Tse-lai 宋澤萊 (pp. 195-205).

Un autre point remarquable de l'essai de Gwennaël Gaffric est son attitude vis-à-vis de la langue chinoise. Dans un essai entièrement consacré à des auteurs de langue chinoise, là encore, l'habitude aurait été de s'épancher longuement sur les spécificités exceptionnelles de la langue chinoise, sur son caractère hermétique, difficile et réservée seulement à quelques initiés. Gwennaël Gaffric présente Wu Ming-yi, Wang Chia-hsiang et Sung Tse-lai comme s'il s'agissait d'auteurs ordinaires (ce qu'ils sont effectivement) et non pas comme des mages évoquant dans une langue absconse les arcanes d'un univers impénétrable aux occidentaux impénitents. Là encore sans avoir besoin d'en théoriser le geste, l'essai de Gwennaël Gaffric nous permet de comprendre que, comme le disait Roger Hart dans son remarquable *Imagined Civilizations* sur les mathématiques chinoises, toute la théorie de l'incompatibilité linguistique qui conduisait Granet à

affirmer que la langue chinoise ne permettait pas l'élaboration des sciences, Gernet à affirmer que la langue chinoise empêchait la Chine de se christianiser, ou Jullien que la langue chinoise rendait impossible la conception et la mise en pratique des notions « indo-européennes » de Vérité et Liberté, tout cela s'effondre sur le fait de la traductibilité (un point depuis longtemps mis en évidence par Quine).

On doit rendre également grâce aux éditeurs de nous avoir dispensé de cette habitude de translittérer les longues citations en pinyin : soit le lecteur connaît le chinois et sait lire les caractères, soit il l'ignore mais le pinyin ne saurait lui apporter d'informations supplémentaires. À quoi cela peut-il servir d'écrire 此部小說 sous la forme « cǐ bù xiǎoshuō » alors qu'il y a 5 caractères possibles pour cǐ, plus de 20 caractères possibles pour bù et 6 pour xiǎo ? Et encore nous indiquons ici les accents, sans les accents il faudrait multiplier ces possibilités par 10 ! Comme si la translittération alphabétique pouvait en elle-même réduire la distance et apporter du sens... Gwennaël Gaffric cite Wu Ming-yi et les autres en français, puis en caractères chinois (traditionnel puisqu'il s'agit de littérature taïwanaise), naturellement.

Ce n'est pas d'ailleurs pas le moindre paradoxe, et sans doute certains pourraient lui en faire le reproche (nous préférons y voir une décision méthodologique) : pour une monographie consacrée à un romancier sinophone, il est frappant de constater que l'essai ne contient quasiment aucune analyse linguistique ou stylistique. Sans doute, on pourrait sentir poindre un embryon de théorie littéraire dans la référence répétée à Edouard Glissant. Face à cette insistance, le lecteur pourrait se dire : « Glissant, Martinique ; Wu, Taïwan – Haha ! 'Littérature insulaire'. » Sauf que justement Gwennaël Gaffric n'évoque cette possibilité (p. 318) que pour la récuser : ce qui lie Edouard Glissant à Wu Ming-yi, ce n'est pas leur qualité d'insulaire mais, au contraire, leur pratique littéraire comme pensée de la Relation (p. 351), comme éclats d'un Tout-Monde : « Il me semble en effet qu'émerge progressivement chez [Wu Ming-yi] ce que Glissant appellerait un sens du 'Tout-Monde', c'est-à-dire la prise de conscience que tous les lieux du monde, que ce soient les forêts de Bornéo, le lac Menghuan, le marché de Chunghua à Taipei ou la côte est de l'île de Taïwan, sont autant de mondes ne vivant pas clos, mais reliés par des 'communs' dont l'Océan ou la Lune auront ici été les illustrations les plus tangibles » (p. 354). Là encore, entre les lignes, Gwennaël Gaffric opère un remarquable renversement : la mentalité insulaire, en réalité, c'est le fait des métropolitains, des gens du continent – ce sont eux qui voient leur pays comme une île, menacée par les influences extérieures ; nous, les insulaires,

nous sommes des êtres de vent, nous chevauchons les vagues bordant les rives de l'archipel-Terre.

C'est qu'en effet, et ce sera notre antépénultième point, le titre de l'ouvrage de Gwennaël Gaffric est : *La Littérature à l'ère de l'Anthropocène*. Ce n'est que le sous-titre qui indique le corpus spécifique de l'essai : *Une étude écocritique autour des œuvres de l'écrivain taiwanais Wu Ming-yi*. C'est qu'en réalité, l'ouvrage de Gwennaël Gaffric n'est pas véritablement un texte de critique littéraire, c'est d'abord un essai philosophique sur la notion de nature – sur la notion de nature à l'ère de l'anthropocène. Essai philosophique sur la notion de nature à l'ère de l'anthropocène, c'est-à-dire : essai philosophique sur la notion de nature au moment même où la nature a cessé d'être, où ce qu'on appelait la nature a été complètement recouverte par la somme des activités humaines et de ses productions artificielles de sorte que « culture » et « nature » sont devenues indiscernables. Penser la nature à l'ère de l'anthropocène, c'est en penser à la fois la disparition mais aussi la transformation en des formes hybrides. Qu'est-ce que le changement climatique si ce n'est autant l'homme rétroagissant sur l'homme par l'intermédiaire de la nature que la nature agissant sur la nature par l'entremise de l'homme ? Citant Latour, Morton, Stengers et beaucoup d'autres, Gwennaël Gaffric propose une véritable réflexion sur les limites du concept de nature pour comprendre notre rapport à l'environnement aujourd'hui. De sorte qu'il s'agit moins d'un livre sur Wu Ming-yi que d'un essai avec Wu Ming-yi – sur le sens du mot « nature ».

162

Ce caractère hautement spéculatif de l'essai conduit Gwennaël Gaffric à des positions surprenantes, qui ne feraient pas sens dans une critique purement littéraire, évaluant ainsi l'auteur dont il parle en fonction de la pertinence de ses concepts – se permettant de reprocher à Wu Ming-yi son usage de certains penseurs biologistes : « La référence à des auteurs aussi controversés que Dawkins et Wilson, même sous l'égide de la fiction, me paraît donc un aspect à ne pas négliger dans l'écriture de Wu Ming-yi. [...] Il est entendu que je n'insinue pas ici que Wu souscrit aux thèses contestables dérivées par la suite des travaux des fondateurs de la sociobiologie, mais cela révèle en partie les risques potentiels de l'entremêlement de textes hétéroclites dont l'auteur ne maîtrise pas nécessairement toutes les orientations » (p. 64). Inversement, Wu Ming-yi est parfois félicité pour la pertinence de ses choix théoriques ou de ses positions épistémologiques. Gwennaël Gaffric affirme là encore, en filigrane, une position théorique forte : il n'y a pas de bonne littérature sur le monde sans bonne théorie du monde.

Enfin, un des aspects les plus décisifs du texte vient de ce que parlant de la notion de nature chez un écrivain sinophone, Gwennaël Gaffric sait éviter les poncifs habituels du genre, comme quoi les Chinois seraient proches de la Nature et nous, pauvres Occidentaux, nous aurions perdu l'Éden de l'harmonie avec les dix milles êtres – selon un « Orientalisme vert » qui irrigue tant de livres et colloques et dont Slovic donne une « bonne » illustration : « Ce qui est unique en Chine, ce sont les éléments fondamentaux de respect envers l'environnement articulés il y a de cela de nombreux siècles par les philosophes et les poètes chinois et dont on se souvient encore aujourd'hui au XXI^e siècle » (cité p. 72) – de même que Callicott : « les théories de l'écologie et de l'évolution reçoivent un bon accueil en Chine moderne (et qu'elles y soient peut-être mieux appréciées qu'en Occident) où elles pourraient être envisagées comme l'expression et la validation scientifique d'une intuition propre à la pensée chinoise ancienne » (cité p. 68).

De sorte que, en conclusion, la question vient naturellement : cette capacité de Gwennaël Gaffric à éviter tous les pièges de l'Orientalisme sinologique, outre le mérite individuel, ne vient-elle pas également de ce « détour » par Taïwan – comme si Taïwan était au fond la meilleure manière de *désorientaliser le discours sinologique*, de le débarrasser des oripeaux de l'altérité linguistico-ontologique, de la « différence culturelle » et de ce que Latour appelait le mythe de la grande division entre « eux » et « nous ». Par son hybridité, par la double impossibilité d'une clôture autonomiste et d'une assimilation irrédentiste, Taïwan est le symbole d'une pratique sinologique nouvelle qui ne vise plus à établir des spécificités irréductibles entre « cultures » vues comme séparées et étanches mais à saisir la multiplicité interne qui travaille des ensembles culturels changeants et interagissant : « Comme sa littérature, Taïwan se situe dans une absence de référent fixe : tour à tour rattachée à l'empire japonais, à la grande nation chinoise ou à la nation taïwanaise, son manque de référentialité stable constitue précisément un défi à la conception d'une 'littérature nationale' autonome [...] Les diverses tentatives d'édifier, depuis les années 1990, une histoire autoréférentielle de la littérature taïwanaise, afin de sortir du modèle sinocentré, échouent dans l'autre sens à rendre compte du caractère naturellement ouvert et itinérant des textes et présentent, comme partout ailleurs, le danger de ne faire finalement dialoguer une production littéraire locale qu'avec elle-même » (pp. 36-37).

En cela, Gwennaël Gaffric prend position non seulement au niveau méthodologique mais aussi géo-politique car il parvient à suspendre et à déplacer l'inévitable et lassante question sur

l'indépendance ou la réunification de l'archipel taïwanais au continent. Taïwan ou l'impossibilité d'une île qui devrait choisir entre Nation ou Province ? Non : Taïwan comme îlot au sein de l'archipel-Monde : « Dès lors, l'isolement de Formose, qu'il soit d'ordre cognitif, géopolitique ou géographique, est un phénomène tout relatif. L'écriture de Wu Ming-yi nous rappelle, à sa manière, que Taïwan n'est ni plus ni moins que la partie émergée d'un formidable réseau d'archipels qui invite à sortir du communautaire pour aller vers le communau-terre » (p. 355).

La convention veut qu'on ajoute des remarques critiques à la fin d'une recension. On pourrait sans doute lui reprocher à Gwennaël Gaffric de rendre Wu Ming-yi bien trop savant et philosophe, d'avoir brossé un portrait d'un Wu Ming-yi plus penseur qu'écrivain, plus intellectuel que militant et d'avoir mis trop de lui-même en son auteur. Sans doute ce reproche pourrait être fondé et on pourrait reprocher un peu la même chose à l'auteur de cette note de lecture sur ce livre de Gwennaël Gaffric sur (entre autres choses) Wu Ming-yi. Mais comment faire ? Le fait est qu'on a toujours besoin d'un autre pour se penser soi-même – comment, alors, dans ce processus, distinguer ce qui est de moi, ce qui est de lui ?

164

La meilleure manière pour le lecteur de savoir si je n'ai pas trop forcé, dans le sens de mes propres préoccupations méthodologiques et conceptuelles, mon compte rendu du livre *La Littérature à l'ère de l'Anthropocène. Une étude écocritique autour des œuvres de l'écrivain taïwanais Wu Ming-yi* – c'est de le lire. Et la meilleure manière de savoir si Gwennaël Gaffric n'a pas trop forcé, dans le sens de ses propres préoccupations éco-critiques et transculturelles, l'œuvre de Wu Ming-yi, c'est également de le lire (que ce soit traduit en français ou dans le texte en chinois).

Jean-Yves Heurtebise